

L'ENTRETIEN DE JEAN SERGE - GEORGES BRASSENS - JACQUES BREL

SUR EUROPE 1 EN FEVRIER 1966 (V)

Jean Serge : Georges, ta seule apparition sur l'écran comme acteur, comme interprète d'un personnage très proche du tien, c'était dans «Porte des Lilas». Tu l'avais fait uniquement pour ton ami Fallet, hein ?

Georges Brassens : Je l'avais fait pour mon ami Fallet et pour son ami Brasseur aussi.

J.S. : Oui, mais ça ne t'a pas du tout donné envie de...

G.B. : Non, je n'ai pas du tout la nature d'un comédien.

J.S. : Et tu as bien écrit «Les copains d'abord» pour le film d'Yves Robert, mais jamais d'autres fois je crois ?

G.B. : Jamais.

J.S. : Est-ce que c'est parce que ça ne te convient pas comme forme d'expression, ou parce que tu es trop occupé ailleurs ?

G.B. : Je crois que c'est parce que je suis trop occupé ailleurs, que ça m'est assez difficile de faire des chansons déjà, et puis parce que j'aime bien travailler seul. Je trouve très sympathique de travailler en équipe, mais je n'ai pas l'habitude, alors ça m'est très difficile.

J.S. : Vos distractions, les prenez-vous hors du monde ? Je crois que tu aimes le bateau, Georges ? Et Jacques l'avion ?

G.B. : La distraction de Jacques, c'est de venir, en avion, se promener au-dessus de ma maison et d'essayer d'accrocher mes poteaux télégraphiques. Moi, à part le bateau, je n'ai aucune autre distraction.

J.S. : Et la voiture ? Quand tu te déplaces en voiture, est-ce que tu considères que conduire une voiture est une chose agréable, une distraction ?

G.B. : Non, pas trop.

J.S. : Pas du tout ?

G.B. : Non, je peux m'en passer. Il y a eu une période, au début, où je tenais le volant, où ça m'intéressait un petit peu, où j'avais l'impression d'être dans les petites voitures des foires, puis ça m'a passé après.

J.S. : Vous, Jacques Brel, vous avez dit qu'avec l'avion, en dehors du fait de l'isolement, de la solitude plutôt, vous aimez bien vous donner une espèce de sensation de liberté; mais est-ce que vous, en voiture...

Jacques Brel : Non, moi, la voiture, ça ne me dit absolument rien. C'est ma 17^e voiture, parce qu'elles servent beaucoup et puis alors, j'en ai plein les bottes. La voiture, je ne peux plus.

J.S. : Oui, mais en dehors de l'avion, est-ce que vous avez la possibilité, le désir de distraire votre temps, au vrai sens du mot, pour d'autres distractions ?

J.B. : Distractions ? Oui, pour voir des gens que j'aime bien. C'est même prioritaire, ça passe avant l'avion.

G.B. : Alors, dis donc, tu ne viens pas me voir souvent !

J.B. : Je viens par au-dessus ! Ce que je trouve inadmissible, c'est que Brassens n'ait pas un terrain à côté de sa maison.

G.B. : Il y en a un, mon vieux, seulement tu ne l'as pas vu, tu ne l'as pas remarqué.

J.B. : Il est tout petit, il est tout labouré.

G.B. : Avec ton avion, tu peux te poser.

J.B. : Il y a plein de vaches dedans.

G.B. : C'est pas un bombardier, ton truc !

J.B. : Y'a plein de vaches et puis, en France, les règlements sont très stricts.

G.B. : Elles ne sont pas à moi, ces vaches.

J.B. : On a le droit de se poser, mais pas le droit de décoller.

G.B. : Moi, je pense que nos meilleures distractions, c'est quand même de faire des chansons. On en revient toujours au même point. Je crois que c'est notre violon d'Ingres. Nous chantons, surtout Jacques, parce que moi je chante moins souvent; mais je pense que notre violon d'Ingres à nous, c'est de faire des chansons. C'est notre métier - puisqu'il faut appeler les choses par leur nom - d'aller les chanter.

J.B. : C'est ça.

J.S. : Eh bien alors, comme activité principale, est-ce que pour l'un et l'autre, pour l'un ou l'autre, les livres, le fait de lire reste une préoccupation, puisque la chanson reste le violon d'Ingres et l'écriture des chansons un violon d'Ingres ?

G.B. : Moi, je crois que c'est quand même important, les livres, mais pour nous, c'est très important. Nous n'avons jamais fait que ça. Je n'osais pas te le dire tout à l'heure, mais ma plus grande distraction consiste à prendre un livre et à le lire.

J.S. : A prendre un livre ou à reprendre un livre, Georges ?

G.B. : Maintenant, j'en suis à la période où on a envie de relire.

J.S. : Et vous, Jacques ?

J.B. : Moi, je lis, mais ça correspond plus à un besoin qu'à une distraction. J'ai pas mal de douleur quand je lis. C'est là où je suis le plus écorché, j'ai assez mal quand je lis. J'en ai besoin comme on a besoin d'oxygène, comme on a besoin d'un tas de choses.

J.S. : Par exemple, vous parlez de livres qui vous écorchent. En ce moment, est-ce que vous pouvez dire, par exemple, non pas...

J.B. : Je viens de terminer «Le Sud» d'Yves Berger. Je l'ai lu en Pologne et puis, je l'ai relu tout de suite après en me disant : «Ce n'est pas vrai, le gars m'a eu par son style, par quelque chose»; le style est superbe d'ailleurs. Eh bien j'ai eu mal, peut-être naïvement, parce que ce n'est pas fait pour faire mal. Enfin, cette espèce de rêve-là, ça m'a fait mal. J'en suis ravi, entendons-nous bien.

J.S. : Toi, Georges. étant donné ta fréquentation des poètes que nous connaissons, que tu as bien voulu nous confier, est-ce que tu aimes découvrir de nouveaux poètes, ou aimes-tu rechercher, dans les textes des poètes que tu connais bien, des découvertes nouvelles ?

G.B. : J'aime toujours les découvertes nouvelles. J'ai absolument besoin, chaque jour, de rencontrer des gens que je ne connaissais pas la veille. Mais j'ai aussi besoin de mes vieux amis, j'ai besoin de La Fontaine, j'ai besoin de François Villon, et plus je les connais, plus j'ai besoin de vivre avec eux...

J.S. : ... De connaître les poèmes et d'avoir envie de connaître leurs auteurs ?

G.B. : Oui, c'est pour ça que j'ai mis en musique «La ballade des dames du temps jadis», qui n'avait évidemment pas besoin de moi, mais c'est parce que des tas de gens se sont mis à la connaître à cause de ça.

J.S. : Donc, je reviens à une de nos premières conversations, où vous déclaigniez, l'un et l'autre, l'importance sociale de la chanson

- c'est un mot horrible - enfin disons...

J.B. : ... sociologique.

J.S. : Merci, Jacques. Oui, l'importance sociologique. Eh bien, cette importance sociologique, elle existe évidemment dans ce que vient d'avouer Georges Brassens : c'est que, grâce à la chanson, des gens ont découvert la poésie d'Aragon, de Villon, de Victor Hugo et ils ont envie de connaître les poèmes qui n'étaient pas mis en musique.

G.B. : D'ailleurs, Jacques y viendra, mettre des poèmes en musique. Il ne le fait pas encore, mais ça va venir.

J.B. : Je ne sais pas, c'est la fonction de tremplin, là...

G.B. : C'est dommage, d'ailleurs, que tu ne le fasses pas, parce que c'est quand même une interprétation personnelle qu'il arriverait à donner à certains poètes, un truc très différent de ce que je peux faire, moi, ou ce que peuvent faire d'autres. C'est sûr qu'il ajouterait sa... il prendrait un poète comme

François Villon, il l'emmènerait chez les amis de Brel qui ne connaissent pas Villon... ils le connaîtraient par lui.

J.S. : Mais c'est toujours par cette presque monstrueuse pudeur qui fait partie de votre personnage, les qualités de votre personnage que vous ne voulez pas, hein, Jacques Brel ?

J.B. : Non. C'est embêtant de répondre à une chose comme ça. Que je dise oui ou non, j'ai de toute façon l'air de mentir. Il y a peut-être une part de mon orgueil que j'ai envie d'affirmer. Il y a tout de même un fait : j'ai peur de toucher, j'ai peur de faire mal et, par conséquent, j'ai peur de faire du mal. J'en reviens à ce que je disais tout à l'heure, je crois que pour mettre de la musique sur un texte, il faut admirablement le connaître, il faut connaître le contexte. Je ne suis pas versé du tout dans l'art poétique, alors je n'ose pas.

*

* *